

«Temps et lieux» : Stefaan van den Bremt s’écrit, se traduit, se choisit...

En 2005, les éditions *Fédérop* ont publié, dans une version bilingue, une nouvelle anthologie personnelle¹ du poète flamand Stefaan van den Bremt, dont les lecteurs de *Septentrion*, en d’autres ‘temps et lieux’, s’il est permis d’emprunter à l’auteur son titre, ont eu l’occasion de faire la connaissance.²

On voudra bien ne pas me tenir rigueur de commencer par ce que d’aucuns pourraient appeler la bande, à savoir l’excellence de la traduction, conjointe au texte original dans cet ouvrage. Cette dernière ouvre sans contredit l’espace d’une réussite point si souvent atteinte ailleurs, en ceci que textes originaux et traductions, par essence d’un même lit, vivent en ces pages d’une existence intrinsèque, qui a tôt fait de réduire la lecture en parallèle au rang d’exercices (au demeurant, peut-être spirituels) pour fervents comparatistes. La tenue, le rang de la version française, que je ne puis que conseiller de lire pour elle-même, atteignent ici au très-haut. Sa valeur d’authenticité ne procède pas tant de ce que l’auteur se soit auto-traduit (bénéficiant du concours de Frans De Haes)³, que du fait que les poèmes laissent sur la page la trace en quelque sorte délébile de leur parcours linguistique : ce qu’ils furent avant, ce qu’ils furent après et du chemin que l’auteur parcourut de l’un à l’autre, ‘élu des muses’ frontalières. Quel dommage, donc, que l’éditeur, en conscience, se sente tenu de préciser : *traduit du néerlandais*. Je gage que – quoique a priori peu idiomatique – *puisé dans l’âme des poèmes* eût été une plus idoine dénomination.

Il serait vain de vouloir entrer ici dans le détail des six recueils dont Stefaan van den Bremt s’est fait l’anthologiste. La brièveté indispensable de l’évocation contraint à l’office de glaneur.

Il est frappant de constater que quelque soit le thème abordé, l’univers suggéré, l’anecdote évoquée, la poésie de Stefaan van den Bremt est tout voyage, dont la source est nativement une *résistance*. Dans *À table avec une chaise*, par exemple, c’est le temps d’abord qui fait obstacle :

Écarte ce calendrier plein de sagesse éphémère.

Ce jour-là refuse de passer.

Un hôte improbable, quoique ne pouvant rester, s'attable un instant face au poète, remplit son verre de lumière, le boit et disparaît. Résistance du lieu aussi, puisque à la pièce est soustraite une présence qui ne cesse de s'affirmer, au point de côtoyer l'inexorable :

*Depuis, vivant à tes crochets,
il s'attarde, vissé à sa chaise.*

On trouve là comme une dissonance, et seule la quête exploratoire des tonalités intérieures permettra de résoudre l'accord. En témoignent ces derniers vers du cycle :

*Remonte le courant des années,
rétablis ce temps de sagesse éphémère.*

Compromis d'ombres procède d'une même démarche. Incipit :

*Il ne lui échapperait pas : elle se l'était juré.
et c'est moi qui suis dans ses bras.*

Excipit :

*(...) elle l'a rencontré
là où je me suis laissé trouvé.*

Entre les deux, toute la poésie du cheminement, entre un *non* despotique et un *oui* vertigineux, une pérégrination par le langage, qui prend acte de la dialectique complexe entre le réel perçu de l'extérieur comme un opposant, et la transcendance de ce même réel habité par l'issue du voyage initiatique en soi. Jean Cocteau disait, je cite de mémoire, que «la vérité, c'est ce qu'il y a au bout de l'attente». Chez Stefaan van den Bremt, l'attente s'est faite poésie. S'étonnera-t-on que le magnifique *Pèlerin ou sourcier* passe de l'inanité que provoque un silence à la plénitude d'un silence assourdissant ?

*La cloche ne voulait plus sonner.
(...)*

(...)

Conques : coquillage

où le silence assourdit.

Puisque tant vaudrait d'être cité, que l'on veuille bien m'autoriser à épingler ces quelques vers qui, à eux seuls, témoignent de la résistance créatrice :

Le bâton de pèlerin prend racine

ici, ne veut pas aller à Saint-Jacques,

c'est en arbre qu'il renaît.

Voilà qui n'est pas sans m'évoquer ce qu'André Dhôtel écrivait des pèlerinages : «Le pèlerin se rend dans un lieu avec la conviction qu'un tel lieu est en dehors de tous les lieux et de tous les buts. Dès qu'il a placé le premier pas sur la route, il sait déjà qu'il se perd dans le monde, et qu'à mesure qu'il avancera il se perdra de mieux en mieux. Une science subtile de l'égarement illuminera les plus humbles choses.»⁴

Il reste immanquablement beaucoup de choses à dire sur ce bel ensemble. En d'autres termes : il reste beaucoup de choses à lire. C'est ce à quoi je sollicite le lecteur curieux des ressemblances impossibles et enchanteresses.

Christian Marcipont

Traducteur littéraire

Maître-assistant à l'Institut Libre Marie Haps, Bruxelles

Stefaan van den Bremt : *Temps et lieux, choix de poèmes (1999-2004)*, traduits par l'auteur et Frans De Haes, Fédérop, Gardonne, 2005 (ISBN 2-85792-159-4)

¹ Il s'agit en réalité de la troisième du genre, après *Toast*, Autres Temps, Marseille, 1995, et *Racines d'un nuage*, Bordeaux, Le Castor Astral, 2002

² Voir *Septentrion*, XXX, n°2, 2001, pp.34-43

³ Voir au sujet de l'auto-traduction l'étude d'Ann-Mari Gunnesson, recensée dans *Septentrion* [compléter à la publication]

⁴ André Dhôtel : *Rhétorique fabuleuse*, Cognac, Le temps qu'il fait, 1990, p.61